QUINTUS FABIUS,

OU

LA DISCIPLINE ROMAINE.

3)

QUINTUS FABIUS,

OU

LA DISCIPLINE ROMAINE,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES,

PAR G. LEGOUVÉ,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la République, le 13 Thermidor, an troisième de la République Française.



A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue Vivienne, N.° 8; et chez MÉRIGOT, Quai des Augustins.

An quatrième de la République.

AU CITOYEN DUCIS.

J'AI présenté, Citoyen, mon premier essai à ma Mère, mon second à ma Patrie ; en vous dédiant aujourd'hui *Quintus Fabius*, j'acquitte la dette de l'amitié, et je paie mon tribut à la reconnoissance. Sans doute l'intention est plus digne de votre intérêt que l'ouvrage ; mais il me tardoit de rendre un hommage public à cette bienveillance si flatteuse dont vous avez honoré mes premiers pas dans la carrière dramatique, et que vous vous plaisez à témoigner aux jeunes Auteurs, qui trouvent en vous un ami autant qu'un modèle.

Si j'ai déja cueilli quelques fleurs dans ce champ où vous avez moissonné tant de

lauriers, je crois sur-tout le devoir à vos encouragemens et aux exemples que m'ont offerts ces pièces sublimes et touchantes que vous dicta le génie du sentiment.

Eveillé par ces accens de la nature, par ces cris de l'ame, par ces expressions du cœur qui les distinguent; inspiré par le délire si pathétique de *Léar* mort à la raison, et vivant à la nature, par la fureur tendre et paternelle du vieux *Montaigu* évoquant à grands cris les mânes de ses enfans; échauffé par les scènes admirables d'*Œdipe chez Admette*, électrisé enfin par les larmes brûlantes de *Pharan* et de *Salema*, par ces plaintes neuves et profondes de l'amour mélancolique qui se plaît au milieu des ruines et des tombeaux, je voudrois faire passer dans mes foibles ébauches quelques étincelles de ce feu qui brûle vos écrits, et vous assure l'immortalité; mais si mes efforts sont

infructueux, j'aurai du moins senti, j'aurai applaudi votre rare talent; et les jouissances que m'auront données vos ouvrages et vos succès, me consoleront de mon obscurité.

LEGOUVE.

ACTEURS.	PERSONNAGES.
PAPIRIUS, Consul.	*Le C. Vanhove.*
FABIUS, Sénateur.	*Le C. Monvel.*
QUINTUS FABIUS, Fils de Fabius et gendre de Papirius.	*Les C. Talma et Damas.*
VOLNÉRIE, Fille de Papirius, et Femme de Q. Fabius.	*Les C.nes Desgarcins et Turbos.*
COMINIUS, ami de Q. Fabius.	*Le C. Baptiste l'aîné.*
RUTILIUS, Tribun.	*Le C. Monville.*
SERVILIUS.	*Le C. Duval.*
Le CHEF des Licteurs.	
Un SOLDAT.	
PEUPLE.	
SOLDATS.	
LICTEURS.	

La Scène est a Rome.

QUINTUS FABIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la campagne de Rome. Dans le fonds, est une vue de la Ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAPIRIUS, FABIUS.

PAPIRIUS.

Le Ciel enfin prononce ; et je pars, Fabius.
Mon camp va dans ce jour revoir Papirius.
Si, pour rendre les dieux à nos armes propices,
Je dus dans nos remparts reprendre les auspices ;
Si dans Rome l'encens, à ma voix allumé,
Suspendit les efforts du soldat désarmé ;
Je cours, des immortels lui portant la promesse,
L'affranchir d'un repos qui l'indigne et me blesse,
Le rendre à son courage, et par de prompts succès,
Dans le sang du Samnite expier ses délais.
Ce n'est plus qu'en vainqueur que j'entre en ces murailles.

FABIUS.

Sage consul, le dieu qui préside aux batailles
Devoit être pour vous, s'il est pour la vertu.
Revoyez votre camp loin de vous abattu.

Sans son chef, une armée à s'égarer est prête;
Tous ces milliers de bras ont besoin d'une tête.
Votre absence pourroit servir les ennemis.

PAPIRIUS.

Je ne crains rien; mon camp sur les monts est assis:
Contre lui du Samnite échoueroit l'imprudence.
Que dis-je? votre fils commande en mon absence;
Il craindra de tenter le hasard des combats:
Il sait trop.....

FABIUS.

Mon fils craindre! Ah! ne le croyez pas.
Du sang dont il est né Quintus a la vaillance.

PAPIRIUS.

Oui; mais à mon départ il reçut la défense
De combattre sans moi, quoi qu'il pût espérer.
J'ai craint son âge ardent, facile à s'égarer.
Son courage, l'éclat dont sa jeunesse brille,
Lui mérita le cœur et la main de ma fille;
Et depuis cet hymen pour lui jusqu'à ce jour
Ses talens m'ont d'un père inspiré tout l'amour.
Cet enfant adopté m'est aussi cher que l'autre.

FABIUS.

Que mon fils est heureux, consul, d'être le vôtre!
Vivant auprès de vous au milieu des lauriers,
Il apprend tous les jours le grand art des guerriers;
Et, par vos leçons même aux exploits aguerrie,
Sa naissante valeur.....Mais je vois Volnérie.
Je vous laisse, Consul, recevoir ses adieux;
Et je porte au Sénat les promesses des dieux.

SCÈNE II.

PAPIRIUS, VOLNÉRIE.

VOLNÉRIE.

MON PÈRE, vous partez?

PAPIRIUS.

Oui, je reprens les armes;
La gloire .... Mais pourquoi ces yeux noyés de larmes,
O ma fille? pourquoi ce front chargé d'ennuis?
Peux-tu pleurer sur moi quand je sers mon pays?
Bénis, bénis plutôt le bonheur de ton père.
Le ciel interrogé m'annonce un sort prospère:
L'heureux Papirius, ministre de ses loix,
S'il revole aux combats, revole à des exploits.
Bannis donc ces terreurs; ne vois plus que ma gloire.
Ne me vois que monté sur un char de victoire,
Ramenant à tes pieds, triomphant avec moi,
Ton époux, plus illustre et plus digne de toi.

VOLNERIE.

Mon époux!

PAPIRIUS.

Quoi! ce nom cause aussi tes alarmes!

VOLNERIE.

Ah! vous m'offrez en vain le succès de vos armes.
La victoire au vainqueur cache encore un écueil,
Et son char de triomphe est souvent son cercueil.
Puis-je voir, sans effroi, d'une armée aguerrie
Mon père et mon époux affronter la furie?
Peut-être comme chef, forcé de tout prévoir,
Ne point vous exposer est pour vous un devoir.

Mais Quintus!... je connois son imprudent courage,
Qu'enflame encor sa force et la fougue de l'âge.
Toujours d'une bataille il sort percé de coups.
Ah! je crains que, de vaincre aujourd'hui plus jaloux,
La mort, déjà vingt fois sur sa tête levée,
Ne le punisse enfin de l'avoir tant bravée.
Je veux chasser en vain ces tableaux menaçans;
Ils reviennent sans cesse épouvanter mes sens.

PAPIRIUS.

N'est-il pas trop heureux s'il meurt pour sa patrie?
Vois le sort du guerrier qui lui donne sa vie.
S'il tombe, il reparoît tout brillant de clarté,
Et pour lui de la mort naît l'immortalité.
Des fleurs couvrent son urne; et l'histoire fidelle,
Recueillant ses exploits, les écrit auprès d'elle.
Nul n'approche des lieux de sa cendre honorés,
Sans donner un salut à ses mânes sacrés.
Le vieux guerrier, dont l'œil en pleurant les contemple,
Y trouve une espérance, et le jeune un exemple;
Et, recevant toujours leur tribut solemnel,
Son nom semble un oracle, et sa tombe un autel.
O brave Decius, ô victime de Rome,
Ombre de Curtius, mânes de ce grand homme,
Qu'on vit, du bien public noblement animé,
Se jetter et périr dans un gouffre enflamé;
Vous tous, morts pour l'état, et que l'état honore,
Levez-vous, montrez-nous l'éclat qui vous décore!
Puissé-je, à votre exemple, obtenir aux combats,
Si Rome veut mon sang, un aussi beau trépas!
Mais adieu : trop longtems ma main fut désarmée.
Je pars.

SCÈNE III.

PAPIRIUS, VOLNERIE, SERVILIUS.

SERVILIUS.

Cominius arrive de l'armée.

PAPIRIUS.

Quel motif ?

SERVILIUS.

Il apprend au Sénat satisfait
Que par le fier Quintus le Samnite est défait.

PAPIRIUS.

(*A part*) (*haut*)
Ciel ! il a combattu !... Je ne saurois vous croire.

SERVILIUS.

Déjà pourtant le peuple, au bruit de sa victoire,
De Quintus jusqu'aux cieux élevant les exploits,
Dans nos murs triomphans fait retentir sa voix,
Prépare des festons ; et des temples antiques,
Pour rendre grace aux Dieux, inonde les portiques.
Que vous faut-il de plus pour vous en assurer ?

PAPIRIUS.

Je doute encor.... Suis-moi ; je cours m'en éclairer.
(*à part.*)
Dieux de Rome, témoins de l'effroi qui m'accable,
Epargnez moi l'horreur de le trouver coupable.

SCÈNE IV.

VOLNERIE, *seule.*

Pourquoi donc, au récit des exploits de Quintus,
Les regards de mon père étoient-ils abattus ?
Quelle est cette froideur que je ne puis comprendre ?
D'un sentiment d'effroi j'ai peine à me défendre.
En secret malgré moi mon amour alarmé...
Mais non, rassurons-nous : pour un époux aimé
Toujours à s'effrayer mon cœur est trop facile....
S'il paroissoit pourtant, je serois plus tranquille.
Je ne sais que penser....

SCÈNE V.

VOLNERIE, COMINIUS.

VOLNERIE.

Ah ! que vois-je ! est-ce vous,
Brave Cominius, ami de mon époux ?...

COMINIUS.

Chassez cette frayeur dans vos regards empreinte,
Volnerie : ah ! ce jour n'est pas fait pour la crainte.
Des Samnites battus Quintus victorieux
Ramène leur dépouille et l'armée en ces lieux.
Je l'ai dit au sénat; et j'accours vous l'apprendre,
Rempli de ce transport, qu'une ame fière et tendre
Sent toujours à parler des exploits d'un ami.

VOLNERIE.

Il est donc vrai ! Quintus a vaincu l'ennemi !
Quintus revient vers moi !.... j'ai besoin de vous croire !
Mais quel est ce combat ? quelle est cette victoire ?
Sans me rien dérober, daignez la raconter ;
Le moindre événement a droit de m'enchanter :
Il n'est pas un détail dont je ne sois avide.

COMINIUS.

Déja, d'un regard fier et d'un front intrépide,
Aux champs, où le Sagrus coule au loin étendu,
Les Romains appelloient le signal attendu.
La victime aux autels fit craindre un sort funeste.
Le Consul, redoutant la colère céleste,
Vint reprendre en ces murs des auspices nouveaux.

VOLNERIE.

Oui, le ciel du triomphe a flatté ses travaux.

COMINIUS.

Nous l'avons devancé par notre heureuse audace.
D'abord, soumis aux lois du consul qu'il remplace,
Votre époux, malgré lui refusant le combat,
Retenoit son courage et l'ardeur du soldat.
Cette ardeur, s'indignant de se voir arrêtée,
Sur les bornes du camp frémissoit irritée ;
Et sembla n'obéïr, que pour mieux amasser,
Sa force et son courroux prêt à tout renverser.
Cependant, à l'aspect de nos bras immobiles,
Dans leur camp jusqu'alors les Samnites tranquilles,
S'avancent, enhardis par ce calme trompeur,
Que leur crédule orgueil attribue à la peur ;
Et, jusque sous nos yeux s'approchant en tumulte,

Nous prodiguent les ris, la menace et l'insulte.
Quintus s'arrête encor ; mais nous en murmurons.
Las enfin de souffrir de si honteux affronts,
Je lui dis : « Entends-tu les cris de ton armée ?
» Que devient ta valeur jadis si renommée ?
» Es-tu Romain ? es-tu le sang des Fabius ?
» Tu vois ; des ennemis, au hasard répandus,
» L'armée, imprudemment à nos coups exposée,
» Présente à ton courage une victoire aisée :
» Ose t'en emparer ; et saisis sans délais
» L'heureux instant, qui peut ne revenir jamais.
» Aux ordres du destin il est temps de te rendre.
» Papirius de vaincre a-t-il pu te défendre ?
» Marchons donc. « Oui, s'écrie avec moi le soldat,
» Marchons aux ennemis ; le combat, le combat. »
Quintus cède ; et suivant notre fureur extrême :
« Amis, vous le voulez ; je vous rends à vous-même. »
Il dit : et s'élançant avec tous les Romains,
Tel qu'un torrent fougueux roulant des Appenins,
Dans la plaine Quintus fond et se précipite,
Et d'un effort terrible attaque le Samnite.
A ce choc imprévu, surpris, épouvanté,
Le Samnite recule et fuit de tout côté ;
Et, laissant un grand nombre épars sur la poussière,
Court soudain de son camp implorer la barrière.
Là, contre le trépas un moment protégés,
Et l'honneur renaissant dans leurs cœurs outragés,
Ils se rassemblent tous, et, marchant sans alarmes,
Sous leurs drapeaux serrés bravent encor nos armes.
Nous croyons triompher de ces transports nouveaux ;
Mais nous trouvons enfin de plus dignes rivaux.
La victoire s'arrête : un vrai combat s'élève.

Soldat contre soldat, et glaive contre glaive,
Tout frappe, tout repousse avec le même effort;
Chaque instant porte un coup; chaque coup est la mort.
Mon ami veut soudain qu'au fort de la mêlée
Se jette des chevaux la cohorte ébranlée;
J'obéis. Les chevaux, à ma voix élancés,
Dans les rangs ennemis fondent à pas pressés.
Retranché sous le fer, à leur poids formidable,
Le Samnite présente un front impénétrable.
Le succès entre nous flotte encore incertain.
J'ose le décider, et forcer le destin.
J'ordonne que le mors, qui souvent l'effarouche,
Du coursier affranchi n'enchaîne plus la bouche.
Sans rênes et sans frein, le coursier excité
D'un plus rapide élan part et vole emporté:
Rien ne peut résister à l'ardeur qui l'embrâse;
Il ouvre tous les rangs, il renverse, il écrase.
Votre époux, qui me suit dans ce chemin frayé,
Accablant à son tour le Samnite effrayé,
Assure la victoire, et finit notre ouvrage.
Le moment du triomphe est celui du carnage.
Cavalier, fantassin, l'un sur l'autre s'abat;
Ce n'est plus qu'un massacre, et non pas un combat.
D'un côté l'on immole, on expire de l'autre;
Et la fureur du glaive obéit à la nôtre.
Nous marchons sur les morts dont les champs sont jonchés;
Sous des ruisseaux de sang les chemins sont cachés;
Et grossi par leurs eaux, sur sa rive fumante,
Le fleuve épouvanté roule une onde sanglante.
Ce jour finit la guerre; et, montrant abattus
Les plus fiers des voisins qui nous ont combattus,
Nous livre l'Italie en richesses féconde,

Et prépare déjà la conquête du monde.
Tel est de mon ami le succès éclatant.

VOLNERIE.

Avec quel doux transport, ô ciel ! je vous entend !
Comme à tous vos récits attentive, éperdue,
A vos lèvres mon âme écoutoit suspendue !
Ce tableau d'un combat excitoit ma frayeur ;
Et chaque trait parti venoit frapper mon cœur.
Je les croyois lancés sur l'époux que j'adore;
Ses périls sont passés, et ce cœur tremble encore!
Je me rassure à peine à ces tableaux plus doux,
Qui m'offrent l'ennemi renversé sous vos coups.
Cessez, vaines terreurs, ne troublez plus ma joie :
Que mon ivresse seule en ce jour se déploie !
O jour ! ô doux succès dont j'aime la splendeur !
Combien elle jouit l'épouse d'un vainqueur !
Elle entend l'heureux nom de l'objet qui la touche,
D'éloges entouré, voler de bouche en bouche.
Elle voit tout un peuple honorer son époux.
Ce triomphe, ce prix si brillant et si doux,
Cette marche, ce char, ces palmes, cette armée,
Ces sons de la victoire et de la renommée,
Ces captifs abattus, ces drapeaux déchirés,
Ces acclamations des Romains enivrés,
Tout semble, de son choix entretenant son ame,
Des témoins, dont la voix applaudit à sa flamme ;
Elle lit son amour tracé dans ces honneurs,
Et son cœur y répond au cri de tous les cœurs.
N'éloigne pas, Quintus, une pompe si belle ;
Les palmes dans les mains, ton épouse t'appelle.
Reviens plus cher encor, reviens ; et que ma foi
Te rende le bonheur que je tiendrai de toi.

Que je puisse à mon gré, sous le toit de mon père,
De Mars sur ton visage essuyant la poussière,
Baigner de pleurs de joie un front si glorieux,
Que chaque cicatrice embellit à mes yeux.

COMINIUS.

Il entre.

SCENE VI.

COMINIUS, VOLNERIE, QUINTUS, SOLDATS.

QUINTUS.

COMPAGNONS, une loi sage et juste
Veut qu'ici du Sénat j'attende l'ordre auguste.
J'obéis. Un moment suspendez ces drapeaux,
Dépouilles du Samnite et fruits de vos travaux.
Oui, j'aime à l'avouer, ma gloire est votre ouvrage.
Que le Sénat refuse ou donne à mon courage
Cet honorable prix qu'en ce grand jour j'attend,
Je triomphe avec vous, amis, je suis content.
Eloignez-vous.

(Les soldats vont dans le fonds du théâtre).

QUINTUS.

C'est toi, sensible Volnerie !
Je revois mon épouse ensemble et ma patrie :
Qu'il m'est doux dans ces lieux, où je reviens vainqueur,
D'unir les deux objets les plus chers à mon cœur !

VOLNERIE.

Oui ton bonheur, Quintus, ajoute encore au nôtre.
S'il t'est doux à-la-fois de revoir l'un et l'autre,

Combien de ces lauriers que ta main sut cueillir,
Ta femme et ton pays doivent s'enorgueillir !
Ce triomphe éclatant dont ta gloire est jalouse
Saura...

SCÈNE VII.

VOLNERIE, COMINIUS, QUINTUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

QUINTUS... et vous, son ami, son épouse,
Je lis dans vos regards la joie et le bonheur !
Ignorez-vous.....

VOLNERIE.

Je crains.....

COMINIUS.

Quoi? Quintus est vainqueur :
L'amour et l'amitié satisfaits de sa gloire....

SERVILIUS.

Pleurez, pleurez plutôt cette triste victoire.
Pleurez l'éclat fatal dont le couvre le sort;
Sur son front triomphant il appelle la mort.

COMINIUS.

La mort !

VOLNERIE.

Ah ! tout mon sang se glace dans mes veines.

QUINTUS.

Je ne vous comprends pas.

COMINIUS.

Des alarmes trop vaines
Troublent, Servilius, vos esprits aveuglés.

SERVILIUS.

Vous allez trop m'entendre !

COMINIUS.

Expliquez-vous.

QUINTUS.

Parlez.

SERVILIUS.

Je quitte dans l'instant Papirius.

COMINIUS.

Son père !

SERVILIUS.

Son juge !... Vous savez sa défense sévère.

QUINTUS.

Sans doute le combat fut par lui défendu ;
Mais un succès certain dut-il être perdu ?
Et n'ai-je pas enfin, par ce triomphe insigne,
Du rang qu'il m'a donné su me rendre plus digne ?

SERVILIUS.

Helas ! loin de le croire, il prétend vous punir.
Dans cet affreux dessein il va bientôt venir.

VOLNERIE.

Quintus !

QUINTUS.

Pourquoi veux-tu que mon cœur le redoute ?
Papirius est juste ; il m'entendra sans doute.

SERVILIUS.

Puissiez-vous l'appaiser ! jusques dans son courroux
J'ai surpris l'amitié qu'il eut toujours pour vous ;
Et son œil, qu'arme envain la fermeté romaine,
Laisse entrevoir des pleurs qu'il ne retient qu'à peine.
Mais vous le connoissez ; l'amour seul du devoir
A sur son ame austère un absolu pouvoir ;
Et sa vertu, des lois et de la discipline,
Dans ce triste succès ne voit que la ruine.
Dans votre sang peut-être il voudra les venger.

QUINTUS.

Je sais mourir.

COMINIUS.

C'est moi qui cause ton danger.
Aux ordres du consul ton bras étoit docile ;
Mon reproche entraîna ton ardeur trop facile.
Voilà donc tes bourreaux ! l'amitié ! la valeur !
Mais commande à l'orgueil que donne le malheur.
Au nom de ton ami, d'une épouse, d'un père,
Fais tout près du Consul pour fléchir sa colère.
Parle, et défends tes jours.

VOLNERIE (*à Quintus*).

Oui, donne-m'en ta foi.

QUINTUS.

Je parlerai : vos cœurs m'en imposent la loi.

COMINIUS.

Mais malgré tes discours, malgré ton innocence,
Si, toujours trop sevère, il proscrit ta vaillance,
Connois-moi ; je te sauve, ou péris avec toi.

QUINTUS.

Il vient ! .....je te défends de t'exposer pour moi.

SCÈNE VIII.

QUINTUS, PAPIRIUS, COMINIUS, VOLNERIE, SOLDATS, LICTEURS.

(*Les Licteurs apportent le tribunal du Consul.*)

PAPIRIUS.

Licteurs, arrêtez-vous ; Soldats, faites silence.

VOLNERIE.

Souffrez, mon père.....

PAPIRIUS (*sur son tribunal*).

Sors. Et toi, Quintus, avance.

QUINTUS.

J'obéis.

PAPIRIUS (*à part*).

Quel moment !

VOLNERIE (*à part*).

O sort trop inhumain !
(*Elle sort.*)

PAPIRIUS.

Réponds-moi seulement. Un général Romain,
Par les ordres du peuple et du Sénat lui-même,
N'a-t-il pas dans son camp l'autorité suprême ?

QUINTUS.

Sans doute.

PAPIRIUS.

Un lieutenant élevé par son choix,
Doit-il seul à son gré ne pas suivre ses loix ?

QUINTUS.

Non : mais l'occasion, mais les destins propices. . . .

PAPIRIUS.

Que vins-je faire ici ?

QUINTUS.

Reprendre les auspices.

PAPIRIUS.

Tant qu'ils sont incertains, on doit fuir les combats.

QUINTUS.

Sans la faveur des dieux on ne réussit pas :
Mais un prestige vain auroit-il dû m'abattre ?

PAPIRIUS.

Que t'avois-je en partant défendu?

QUINTUS.

De combattre.

PAPIRIUS.

Qu'as-tu fait ?

QUINTUS.

Le Samnite à mes coups vint s'offrir :
J'ai combattu.

PAPIRIUS.

Comment ! oser désobéir !

QUINTUS.

Je l'ai dû.

PAPIRIUS.

C'est un crime en un camp !

QUINTUS.

J'ose croire
Que ce crime doit être absous par la victoire.

PAPIRIUS.

Quelle trop vaine erreur peut encor t'abuser !
Non, la faveur du sort ne sauroit t'excuser.

Quelqu'heureux

Quelqu'heureux qu'il puisse être, un crime est toujours crime.
Tu m'as désobéi ! si je ne le réprime,
Cet exemple fatal pourra tout entraîner.
Tu dois périr.

QUINTUS.

La mort ne sauroit m'étonner.
Je l'ai vue au combat d'un front trop intrépide,
Pour que l'échafaud même ait rien qui m'intimide;
Et je saurai peut-être, y marchant en héros,
Trouver la gloire encor sous le fer des Bourreaux.
J'attends donc mon trépas; frappez, voilà ma tête.
Mais vous, n'est-il donc pas de nœud qui vous arrête?
Cet ordre rigoureux qu'ici vous m'annoncez,
Est-ce donc sans effroi que vous le prononcez?
Je ne vous parle pas du vain titre de gendre,
Quoiqu'il dût être un droit sur une ame aussi tendre.
Je vous parle encore moins de votre fille en pleurs,
Qui par vous du veuvage embrasse les douleurs,
Ni de mes deux enfans, ma famille et la vôtre,
Que vous rendez, hélas! orphelins l'un et l'autre.
Je sens trop que, si Rome exige mon arrêt,
Que, si de mon pays j'ai trahi l'intérêt,
Quoique du sang en vous réclame le murmure,
Vous devez à l'état immoler la nature:
Mais l'ai-je pu trahir en triomphant pour lui?
C'est en obéissant que je l'aurois trahi;
Puisqu'à votre défense aveuglement docile,
J'aurois perdu, Consul, un triomphe facile,
Un succès, que l'espoir du Samnite égaré,
Et l'ardeur des Romains me rendoient assuré.
Vous direz que des Dieux j'ai bravé les augures?

Mais ces Dieux, dont en main vous prenez les injures,
Si ce combat enfin eût offensé leurs yeux,
L'auroient-ils couronné d'un succès glorieux ?
Ils m'ont fait vaincre ! . . . hélas! aurois-je alors pu croire
Qu'un père à mon retour me punît de ma gloire ?
Je pensois au contraire (excusez ces aveux)
Qu'en servant mon pays, je remplissois vos vœux;
Que des loix d'un consul l'austérité hautaine
Ne pouvoit m'interdire une palme certaine.
Je me suis bien trompé ! punissez mon erreur.
Condamnez au trépas, que j'attends sans terreur,
Ce front que quelque gloire en ce moment décore,
Si, m'ayant entendu, vous le pouvez encore.

PAPIRIUS.

Je le puis, je le dois. Jeune imprudent, crois-tu
Fléchir par ces discours les lois et ma vertu ?
Quoiqu'elle ait réussi, ta valeur indiscrète
N'a pas moins hasardé l'affront d'une défaite.
Tu pouvois perdre Rome : et je dois te punir
Du danger, qu'un moment ton bras lui fit courir.
Je remplis à regret un cruel ministère!
Rome, les loix, les Dieux, la discipline austère
Tout veut ta mort. . . . Licteurs, qu'on saisisse Quintus.

VOLNERIE (*revenant avec Fabius.*)

Dieux!

FABIUS, (*entrant.*)

La mort au vainqueur !

COMINIUS.

Grace, Papirius.

PAPIRIUS.

Licteurs, qu'on le saisisse; obéissez.

VOLNERIE.

Mon père,
Les voyez-vous trembler à cet ordre sévère ?
Et vous, plus inhumain, vous ne frémissez pas !
Si vous voulez sa mort, ordonnez mon trépas.
Contre mes tristes jours que votre haine armée....

COMINIUS.

Prenez aussi les miens, frappez toute l'armée ;
Elle a forcé Quintus de conduire ses coups.
Il n'est point criminel, ou nous le sommes tous.

UN SOLDAT.

Oui, nous avons tout fait.

LES SOLDATS.

Quintus n'est pas coupable.

PAPIRIUS.

Croyez-vous de céder un magistrat capable ?
Licteurs..... (*Les Licteurs font un pas*).

COMINIUS (*à la tête des soldats qui tirent leurs épées.*)

N'avancez pas, ou nos bras irrités...

QUINTUS (*les arrêtant*).

O Ciel! que faites-vous ?.

FABIUS (*s'élançant au milieu d'eux*).

Mes amis, arrêtez.
Vous révolter pour lui, c'est lui prêter un crime.
N'invoquons que les lois contre un chef qui l'opprime
(*A Papirius.*)
Oui, de ton jugement j'en appelle au Sénat,
Consul. Tous ces héros, ces soutiens de l'état,
Terribles au coupable, à l'innocent propices,

Péseront de mon fils la faute et les services.
Peut-être ils sentiront que, sans trahir les lois,
La mort n'est pas le prix que l'on doit aux exploits.
S'ils pensent cependant qu'il faut à la patrie
De ce fils triomphant sacrifier la vie,
Dût le camp tout entier être son protecteur,
Je le livre moi-même au glaive du licteur.

PAPIRIUS.

Fabius, au Sénat marchons donc l'un et l'autre.
Touché d'un intérêt plus sacré que le vôtre,
Sa voix condamnera votre coupable fils,
Ou je lui remettrai le rang qu'il m'a commis.
Oui, dût ma fermeté vous être encor suspecte,
Tant que j'aurai ce rang, je veux qu'on le respecte.
Je ne souffrirai pas qu'au mépris des Romains
On attente au pouvoir qu'ils ont mis dans mes mains.
(*Il sort avec Fabius.*)

VOLNERIE, *aux soldats.*

Compagnons de Quintus, souffrez que Volnerie
Confie à votre zèle une tête chérie....

QUINTUS (*l'interrompant.*)

Je rends grace à vos soins, soldats; mais je ne pui,
Quelques soient mes périls, accepter votre appui.
Mon juge est le Sénat, sur mon sort il prononce:
D'un front respectueux attendons sa réponse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente la Place publique où s'assemble Le Peuple. Le Tribunal des Tribuns est préparé ; deux urnes sont à leurs pieds.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLNERIE, COMINIUS.

VOLNERIE.

Cominius, parlez; est-ce un bruit qui m'abuse?
Qu'ai-je appris? Est-il vrai que le Sénat refuse
De juger d'un héros....

COMINIUS.

Oui, Volnerie.

VOLNERIE.

O Ciel !
Quel sera son appui dans ce moment cruel ?

COMINIUS.

Le Peuple.

VOLNERIE.

Quoi ! le Peuple, à nos larmes sensible
Voudroit-il le sauver d'un arrêt inflexible ?

COMINIUS.

Je l'espère ; calmez l'effroi qui vous abat.
Le Sénat, indécis dans ce fameux débat,
Sur le sort de Quintus ne sachant que résoudre ;

N'ose le condamner, et tremble de l'absoudre.
Il le renvoye au Peuple.

VOLNERIE

Eh ! qu'en puis-je espérer ?
Si pour lui le Sénat n'ose se déclarer,
Il le croit donc coupable ? et ne dois-je pas craindre
Que le Peuple à son tour se bornant à le plaindre....

COMINIUS.

Le Peuple, Volnerie, est toujours généreux ;
Sa valeur lui rend chers les exploits valeureux :
De ces cœurs belliqueux nous devons tout attendre.
Du moins ils ne pourront prononcer sans m'entendre.
Je veux, par son danger encor plus affermi,
Devant leur tribunal, parler pour mon ami.
Je cours tout préparer. (*Il sort*).

SCÈNE II.

VOLNERIE, *seule*.

AH ! quelle est ma misère !
Je crains pour mon époux menacé par mon père ;
Et ce cœur doit encor, à le perdre exposé,
Chérir l'accusateur en plaignant l'accusé !
Si j'obtenois de lui qu'écoutant ma tendresse.....
Fabius vient : son front est chargé de tristesse.
Hélas ! je ne suis pas, dans ce jour de douleurs,
La seule à qui son fils fasse verser des pleurs !

SCÈNE III.

FABIUS, VOLNERIE.

FABIUS.

SANS doute j'en répands! Ce peuple redoutable,
S'il cède à la pitié, sauvera le coupable;
Mais il le proscrira s'il ne suit que la Loi :
Et cette incertitude est un tourment pour moi.
Sans cesse je crois voir, dans l'effroi qui me tue,
Sur le front de mon fils la hache suspendue;
Je crois voir s'achever son supplice odieux,
Et son sang à grands flots ruisseler sous mes yeux.

VOLNERIE.

Dérobez ces tableaux à mon ame éplorée.

FABIUS.

Ah! la mienne peut-être est la plus déchirée!
Je suis père! Sans doute, épouse de mon fils,
Vous tremblez comme moi pour des jours si chéris;
Mais vous n'avez pas dû comme moi les défendre,
Et souffrir au Sénat, empressé de m'entendre,
Pour détourner la mort de ce cher criminel,
Le choc le plus affreux pour un cœur paternel.
Quel combat! quel tourment! j'invoquois l'indulgence;
Papirius des lois invoquoit la vengeance;
Et le Sénat penchoit, indécis, agité,
Tantôt vers la rigueur, tantôt vers la bonté;
Et de ces deux avis la cruelle inconstance,
Tour-à-tour me donnant, m'enlevant l'espérance,
Dans ce cœur malheureux, percé de toute part,
Faisait cent fois sortir et rentrer le poignard.

C'est trop peu; déchiré d'une lutte pénible,
Il faut braver encor un assaut plus terrible!
Sans doute mon enfant a droit à mon soutien;
Mais est-il un état plus affreux que le mien?
(*A Quintus qui entre*).
Ah! je parlois de toi.

SCÈNE IV.

FABIUS, VOLNERIE, QUINTUS.

QUINTUS.

Je reconnois mon père.
Vous venez de me tendre une main tutélaire.
Combien vous doit Quintus!

FABIUS.

Non, tu ne me dois rien.
J'ai défendu mon sang en défendant le tien:
D'abandonner un fils me croyois-tu capable?
Ce n'est pas qu'à mes yeux tu ne sois point coupable;
Tu trahis, quoiqu'ici ta faute ait quelqu'éclat,
En désobéissant, le devoir d'un soldat.
Je te condamnerois si j'étois père et juge;
Mais je ne suis que père, et deviens ton refuge.
J'aime à l'être, Quintus; je cours te secourir,
Quelques maux que mon cœur ait encor à souffrir:
J'en serai trop payé, si ma voix et mon âge
Peuvent pour toi du Peuple entraîner le suffrage.

QUINTUS.

De ces tendres discours je ne suis pas surpris;
Mais vos bontés pour moi n'en ont pas moins de prix.

Quand la gloire me trompe, en une telle injure,
Il m'est doux de trouver les soins de la nature;
Et des coups, que me porte un destin trop cruel,
J'aime à me reposer sur le sein paternel.
J'aime aussi, chère épouse, à sentir ma blessure
S'appuyer sur ton cœur, où le mien se rassure.
Elle est profonde hélas!..... jugez-la tous les deux.
Epris d'un mouvement, que je crus généreux,
Je combats, j'offre à Rome une illustre conquête:
Je crois qu'un peuple entier à m'applaudir s'apprête:
J'accours pour recevoir le prix de la valeur:
Au lieu de cet accueil qu'espéroit un vainqueur,
Je trouve du Consul la funeste colère,
L'échafaud pour trophée, et la mort pour salaire.
Sauvé par vos efforts de ce premier danger,
Où peut-être bientôt on va me replonger,
Je parcours Rome..... hélas! tout gémit à ma vue;
Je vois de tous les cœurs l'ivresse suspendue:
Ces lauriers, ces festons dont on fit les apprêts,
Sur mes parvis en deuil se couvrent de cyprès:
Mon nom qu'au premier bruit du succès de mes armes
On portoit jusqu'aux cieux, n'obtient plus que des larmes.
Moi-même je me sens, à ces objets, frappé.
Une voix, s'élevant dans mon cœur détrompé,
Me dit que du Consul l'arrêt est légitime,
Et que, bravant ses loix, ma victoire est un crime.
Le sort de Manlius, ce jeune infortuné,
Coupable comme moi, comme moi condamné,
S'offre à mes sens émus; dans la nuit éternelle,
Sans cesse à ses côtés je l'entends qui m'appelle.
Je l'y suivrai peut-être; et j'irois sans trembler,

Si l'aspect de vos pleurs ne venoit m'accabler.
Croyez que ce succès n'eût point flétri mes armes,
Si j'avois pu penser qu'il vous coûtat des larmes.
Reprenez votre force, et ménagez mon cœur;
Laissez-moi vers la mort m'avancer en vainqueur :
Et, sûrs des sentimens que ma voix vous expose,
Pardonnez-moi tous deux les pleurs que je vous cause.

FABIUS.

Moi t'en vouloir des maux où tu peux me livrer !
Si j'ai dû te blâmer, je te dois admirer ;
Et même, en gémissant de la paix qu'elle m'ôte,
Je ressens en secret quelqu'orgueil de ta faute.

QUINTUS.

Mon père !

VOLNERIE.

Oui, quel Romain n'en seroit point jaloux ?

QUINTUS.

Ah ! que de votre bouche un tel aveu m'est doux !
Mon cœur doit être fier du suffrage du vôtre.
Mais j'ai besoin encor de l'estime d'un autre :
A celle du Consul Quintus ose aspirer.
Je viens pour l'obtenir, du moins pour l'implorer.
Je viens mettre à ses pieds mon repentir sincère.
Quelque mal qu'il m'ait fait, c'est mon chef, c'est ton père;
En toi, de ma tendresse il a créé l'objet;
Tout s'efface à mes yeux près d'un si grand bienfait.
Ne crois pas que ma voix pour mes jours le supplie :
Un soldat n'est pas fait pour demander la vie.
Je braverai la mort, si j'y suis envoyé;
Mais je voudrois périr sûr de son amitié.
Je craindrois en mourant d'emporter quelque haine.

VOLNERIE.

Il m'a donné le jour, et tu crois à la sienne !
Va, mon sang tout entier est né pour te chérir ;
Et ta soumission ne peut que l'attendrir.

FABIUS.

Oui, suis l'heureux transport dont ton ame est remplie.
Un mortel, quel qu'il soit, jamais ne s'humilie
Devant un magistrat, lorsqu'il put l'offenser.
Le repentir l'élève au lieu de l'abaisser.

VOLNERIE.

Papirius paroît.

QUINTUS.

Mon remords le devance.
Mais que vois-je? avec lui Rutilius s'avance!
Je veux le trouver seul ; sortons tous un moment.

SCÈNE V.

PAPIRIUS, RUTILIUS.

PAPIRIUS.

Oui, Tribun, de Quintus hâtez le jugement.
Remplacez du Sénat la justice ébranlée.
Du Peuple sans délai convoquez l'assemblée.

RUTILIUS.

La loi le veut : Tribun, je la dois accomplir.
Mais quel emploi ce rang m'ordonne de remplir !
Je contribuerai donc, s'il est proscrit par Rome,
A la mort d'un guerrier qui m'annonce un grand homme.
J'ai peine à supporter ce penser douloureux.
Je ne partage point ces préjugés affreux,

Qui veulent qu'un Romain porte un ame inflexible :
Le vrai républicain doit être plus sensible.
Ne craignez rien pourtant ; de mon trouble vainqueur,
Je ferai mon devoir, quoiqu'il coûte à mon cœur.
Ah ! si cet intérêt n'en détruit pas un autre,
Si telle est ma douleur, que doit être la vôtre !

PAPIRIUS (*cherchant à cacher son émotion*).

Allez, Rutilius ; et laissons faire aux dieux.

(*Rutilius sort*).

SCÈNE VI.

QUINTUS, PAPIRIUS.

QUINTUS (*à part*).

CIEL ! rends Papirius favorable à mes vœux.

PAPIRIUS (*à part*).

C'est Quintus que je vois !... sa présence m'accable.

QUINTUS.

(*Haut*).
Mon malheur veut qu'ici je vous offre un coupable,
Dans celui qu'autrefois vous voyiez comme un fils.

PAPIRIUS.

(*Avec regret*).
Un coupable !.... oui, tu l'es.

QUINTUS.

Sans doute je le suis.
L'orgueil de la victoire à mon ame éperdue,
De mon crime d'abord déroba l'étendue ;
Mais maintenant confus, je le vois tout entier ;
Et je n'entreprends pas de m'en justifier :

Je ne puis qu'en gémir. Mais je le jure encore,
Et vous pouvez en croire un cœur qui vous honore;
Dans ce fatal combat, quand j'osai m'engager,
Je ne soupçonnois pas qu'il dût vous outrager.
Fier, brûlant d'égaler votre nom que j'atteste,
Je ne vis que la gloire, et j'oubliai le reste.
J'espérois même enfin être approuvé de vous.
En cueillant ces lauriers, dont je fus trop jaloux,
Je disois : « O bonheur que le destin m'envoye !
» O de Papirius quelle sera la joie!
» Comme en me revoyant il doit être enchanté !
» Comme il va m'applaudir de l'avoir imité ! »
Et, plein de cette erreur qui charmoit mon courage,
D'avance me peignant cette trompeuse image,
Je hâtois mon retour, je pressois mes soldats;
J'accusois les lenteurs qui retardoient mes pas.
J'étois loin de penser que, de ma mort complice,
En volant près de vous, je courois au supplice.
Je l'attends. Oui, Consul, je ne viens point ici
Implorer pour mes jours votre cœur adouci.
S'ils dépendoient de vous, le mien sauroit se taire.
Je viens vous demander une grace plus chère.

PAPIRIUS.

Eh ! quoi ?

QUINTUS.

Votre amitié.

PAPIRIUS.

Toi, malheureux Quintus !

QUINTUS.

Si vous m'aimez encor, non, je ne le suis plus.
Tout prêt d'être puni d'un crime involontaire,

Que je ne trouve plus ni haine ni colère.
A l'intérêt public hâtez-vous d'obéir :
Frappez-moi ; mais du moins frappez sans me haïr.

PAPIRIUS.

Moi te haïr, Quintus ! as-tu donc pu le croire ?
Que ne m'est-il permis d'applaudir ta victoire !
Va, sous ce vain couroux que j'ai feint malgré moi,
Ma tendresse en secret parloit encor pour toi.
A sa voix maintenant j'ai besoin de me rendre ;
L'accusé disparoît, je ne vois plus qu'un gendre.
Viens donc, viens dans les bras de ton père attendri :
Viens reprendre le cœur qui t'a toujours chéri.

QUINTUS.

Est-il vrai ? je n'ai point perdu votre tendresse !
Vous m'aimez donc encore ! ô moment plein d'ivresse !
Puisque je vous suis cher, je suis bien plus qu'absous.

SCÈNE VII.

PAPIRIUS, QUINTUS, FABIUS.

PAPIRIUS.

O PÈRE de Quintus, venez, approchez-vous.
Magistrat, c'est à moi de demander sa tête ;
Vous, tâchez d'écarter les rigueurs que j'apprête.
Je remets en vos mains, dans ce jour hasardeux,
Ce fils, dont le danger nous fait trembler tous deux
Si je n'étois Consul, je voudrois le défendre.
Remplacez-moi donc bien : sachez tout entreprendre
Pour détourner les coups que je dois lui porter :
Songez que mon malheur seroit de l'emporter.

FABIUS.

Ah ! puisque pardonnant à l'erreur d'un jeune homme..
(Le Peuple entre avec les Tribuns)

PAPIRIUS.

On vient !.... je ne suis plus que le Consul de Rome.

SCÈNE VIII.

PAPIRIUS, FABIUS, QUINTUS, COMINIUS, RUTILIUS.

Le Peuple, les Tribuns, une partie des Soldats.

RUTILIUS.

Peuple, ame de l'état, et principe des lois,
Grand par ton équité comme par tes exploits,
Toi devant qui jamais l'innocence ne tremble,
Une cause importante en ce lieu te rassemble.
Le Consul de Quintus a prononcé la mort ;
Quintus appelle au Peuple : ordonne de son sort.

PAPIRIUS.

Oui, Romains ; j'ai puni la désobéissance.
Quand j'ai quitté le camp, j'ai, durant mon absence
Défendu le combat, sous peine de mourir.
Quintus a combattu : Quintus doit donc périr.

COMINIUS.

Puisqu'il a triomphé, Quintus a dû combattre.
Falloit-il qu'immobile il se laissât abattre,
Lorsque les ennemis, fiers de notre repos,
Venoient sous nos yeux même attaquer nos drapeaux ?

Le Consul n'a pas vu combien leur insolence
De notre camp muet insultoit le silence.
Le Consul n'a pas vu quels faciles lauriers
Leur désordre imprudent offroit à nos guerriers.
Quintus du nom Romain a su venger l'injure ;
Quintus s'est emparé d'une victoire sure.
Désobéir ainsi, non ce n'est point trahir.
Ce n'est qu'au bien public que l'on doit obéir.
La Loi la plus sacrée est la gloire de Rome.

PAPIRIUS.

Sa gloire! si l'on cède aux vœux de ce jeune homme
Qu'une aveugle amitié pourroit seule excuser,
On croira servir Rome, et l'on va l'exposer.
Oui, par la discipline en nos camps établie,
Déja la République a soumis l'Italie ;
Et doit, si l'on en croit ses oracles divers,
A son char triomphant attacher l'univers.
Voulez-vous, épargnant la désobéissance,
Des cœurs séditieux enhardir la licence ;
Rendre de leurs soldats tous les chefs incertains,
Perdre votre avenir, et tromper vos destins ;
Et, bornant votre course en victoires féconde,
Vous dérober enfin la conquête du monde ?
Un intérêt plus grand doit encor vous parler.
Bientôt, comme Quintus croyant se signaler,
Un autre lieutenant, sans ordre osant combattre,
Cherchera l'ennemi, dans l'espoir de l'abattre :
Et, si le sort jaloux abuse sa valeur,
Il livrera l'armée au glaive d'un vainqueur,
Qui, trouvant Rome alors sans appui, sans cohortes,
Pourra, nouveau Brennus, en renverser les portes.

Eh !

Eh ! qui préserveroit nos remparts envahis ?
Sont-ce des généraux mal surs d'être obéis ?
D'indociles soldats qu'un zèle aveugle inspire ?
Non ; la chute des lois est celle de l'Empire.
Je ne puis l'empêcher, si tel est votre vœu ;
Mais de Papirius vous n'aurez pas l'aveu :
Mais la postérité, que devant vous j'atteste,
Ne m'accusera pas d'un danger si funeste.
J'obtins le consulat illustre et respecté ;
Je rendrai ce dépôt tel que je l'acceptai.
Quand Quintus eut cueilli la palme la plus belle,
A la Loi militaire il n'est pas moins rébelle ;
Puisque c'est la trahir que d'épargner ses jours,
J'ai voulu son supplice, et je le veux toujours.

QUELQUES ROMAINS.

La mort.

FABIUS.

Romains, mon fils est coupable peut-être ;
Mais il fut égaré, mais il crut ne pas l'être.
Sur l'intention seule il doit être jugé.
Enfin le Ciel l'absout puisqu'il l'a protégé.
Son crime, à qui les dieux ont donné la victoire,
Disparoît tout entier dans l'éclat de sa gloire ;
Et, si de vos licteurs tombe sur lui le fer,
Vous soulevez ces Dieux qui l'ont fait triompher.
Eh ! quoi, Rome indulgente exerça sa clémence
Envers des Généraux vaincus par imprudence :
Dans leurs biens seulement ils ont été punis ;
Et lorsqu'il est vainqueur, on veut frapper mon fils !
On veut sur l'échafaud souiller sa renommée !
Que feroit-on de plus s'il eût perdu l'armée ?
Dans quel rang voulez-vous que les lâches soient mis ?

O mes concitoyens, mes égaux, mes amis,
Je fus aussi Consul; mes ordres téméraires
Ont-ils jamais versé le sang d'un de mes frères?
Epargnez donc le mien. Voyez, Romains, voyez
Ce sein percé de coups pour l'état essuyés,
Cette tête que l'âge et la guerre ont blanchie;
Vous les déshonorez si vous tranchez sa vie.
Conservez un guerrier heureux dans ses travaux;
Le succès qu'il remporte en promet de nouveaux.
Ah! tous, de ce succès vous ressentez les charmes;
La paix qu'il donne à Rome a calmé vos allarmes.
Tranquilles, dans vos bras vous pressez vos enfans,
Qui, partis pour la guerre, y rentrent triomphans;
Voilà ses défenseurs, et je n'en veux point d'autres:
M'ôterez-vous un fils qui vous rend tous les vôtres?
Pourrez-vous donc souffrir, lorsque sur les autels
L'encens de ses exploits rend grace aux immortels;
Lorsque Rome à l'orgueil, à l'ivresse est en proie,
Que Quintus, que l'auteur de la publique joie,
Lié, nu, déchiré, dans ces murs trop ingrats,
Reçoive d'un bourreau la mort des scélérats?
Non, vous empêcherez cet affreux sacrifice.
(*à Papirius*), si ta rigueur presse encor son supplice,
Consul, de la victoire étouffe les accens:
Dans nos temples ornés, cours éteindre l'encens:
Déchire ces drapeaux, garans de sa mémoire:
Ces drapeaux, cet encens, ces chants de la victoire,
Tout contre toi s'élève, et condamne tes coups;
Tout parle pour Quintus, et veut qu'il soit absous.

PLUSIEURS CITOYENS.

Absous, absous.

PAPIRIUS.

Romains, je dois vous le redire
Si vous sauvez Quintus, vous exposez l'Empire;
Aux fougues des soldats vous allez vous livrer.
Plus son crime a d'éclat, plus il peut égarer:
Plus il faut à l'armée un effrayant exemple.
Punissez donc.

COMINIUS.

O toi que l'univers contemple,
Peuple fier, désormais sur les pas des héros
On va donc te traîner par l'effroi des bourreaux!
Pour les cœurs généreux, il suffit de la gloire;
Au sang de Manlins dût-on une victoire?
Non, ce supplice affreux nous fit à tous horreur.
Ne renouvellez pas cette triste fureur:
L'excès de l'équité ressemble à la vengeance.
Des vainqueurs à Quintus donnez la récompense.
Le Consul croit toujours qu'un aussi juste prix
Peut de la discipline amener le mépris,
Et borner des Romains les conquêtes rapides:
Soldats, ici présens, compagnons intrépides,
Vous, sous qui sont tombés nos plus fiers ennemis,
Qui de la discipline êtes les vrais amis,
Répétez ce serment qui pourra l'en convaincre;
Jurons tous devant lui d'obéir et de vaincre.

LES SOLDATS, *après avoir incliné leurs glaives devant Papirius.*

Nous jurons.

UN SOLDAT.

A nos vœux que Quintus soit rendu.

RUTILIUS.

Il suffit. Citoyens, vous avez entendu.
Venez tous, comparant le bienfait et l'outrage,
Dans ce vase fatal placer votre suffrage.

Tout le Peuple défile en mettant son suffrage dans l'urne ; la toile baisse au milieu de la marche.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente la maison de Papirius.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLNERIE, *seule.*

Je ne respire pas dans cette incertitude;
Le doute pour mon ame est un tourment trop rude.
J'attends à tout moment qu'il me soit annoncé
Le décret, que sur lui le peuple a prononcé.
Un noir pressentiment m'agite et me dévore :
Mon cœur voit des malheurs dans tout ce qu'il ignore !
Où donc est mon époux ?.... je ne le trouve pas...
Il me fuit !..... loin de moi peut-il porter ses pas ?
Peut-il me dérober, en un jour si funeste,
Ce moment, le dernier qui peut-être nous reste ?
Du bonheur de le voir je voudrois m'enivrer :
Hélas ! bientôt peut-être il le faudra pleurer.
Cherchons du moins mes fils... près d'eux qu'irai-je faire?
Je les vois à regret quand je crains pour leur père !
Ils offrent à mon cœur, qu'ils viennent accabler,
D'autres infortunés pour qui je dois trembler.
Je ne puis sans effroi contempler ma famille.

SCÈNE II.

VOLNERIE, PAPIRIUS.

VOLNERIE.

Eh-bien ? mon père : eh-bien ? savez-vous ?.....

PAPIRIUS.

Rien, ma fille.

VOLNERIE.

Rien!

PAPIRIUS.

Le Tribun ici, dès qu'il sera connu,
Doit m'apporter l'arrêt dans l'urne contenu.
Je l'attends. Puisse-t-il être heureux!

VOLNERIE.

Je l'espère,
Puisque son sort du moins intéresse mon père.

PAPIRIUS.

S'il m'intéresse!... hélas! en poursuivant ses jours,
Ma fille, tout mon cœur démentoit mes discours;
Et lorsque les Romains penchoient vers la vengeance,
Je gémissois tout bas de mon trop de puissance.
Mais lorsque Fabius sembloit les adoucir,
Que je m'applaudissois de ne pas réussir!
O dieux! prenez pitié des chagrins qu'il me cause.
Si, de la discipline entreprenant la cause,
Contre lui devant eux il m'a fallu parler,
Faites que mes discours n'ayent pu les ébranler.

VOLNERIE.

Le Tribun vient: ... hélas! quel trouble me dévore!

SCÈNE III.

PAPIRIUS, VOLNERIE, RUTILIUS.

PAPIRIUS.

Eh-bien! le jugement?

RUTILIUS.

Est indécis encore.
Les suffrages divers, l'un à l'autre opposés,
Sont dans un nombre égal sur Quintus divisés.
La moitié veut qu'il vive, et l'autre qu'il périsse.
La loi, pour satisfaire alors à la Justice,
Donne aux Consuls le droit de la déterminer,
Et dit qu'ils peuvent seuls absoudre ou condamner.
Cet obstacle nouveau, qui vous surprend peut-être,
Du sort, de l'accusé vous rend encor le maître.
Frappez, sauvez Quintus qui retombe en vos mains;
Votre arrêt, quel qu'il soit, est le vœu des Romains.
Qu'ordonnez-vous, Consul ?

PAPIRIUS, *à part.*

Evénement funeste !
Rassemblons un instant la force qui me reste.
(*Haut.*)
Tribun, il me suffit : faites venir Quintus.

RUTILIUS.

Hélas !

SCÈNE IV.

PAPIRIUS, VOLNERIE.

VOLNERIE.

Vous détournez vos regards abattus,
Mon père ; que m'annonce un si funeste augure ?

PAPIRIUS.

Ah ! ma fille !

VOLNERIE.

J'entends votre cœur qui murmure.
Le sort met dans vos mains sa vie et son trépas :
Pouvez-vous hésiter ?

PAPIRIUS.

Non, je n'hésite pas.

VOLNERIE.

Eh-bien! que ferez-vous? vous l'absoudrez sans doute?

PAPIRIUS.

Ne m'interroge pas; c'est toi que je redoute.

VOLNERIE.

Ce silence cruel alarme mon amour.
Faudra-t-il que deux fois je vous craigne en un jour?
Ah! je vous entends trop; je vois ce que prépare
Votre rigueur, qu'entraîne un préjugé barbare:
Je vois que par votre ordre, hélas! il va périr.

PAPIRIUS.

Sans doute, tout le veut.

VOLNERIE.

Tout doit vous attendrir.
Vous avez à Quintus pardonné.

PAPIRIUS.

Mon offense;
Mais non celle des lois qui demandent vengeance.

VOLNERIE.

Rome n'a pas enfin ordonné de son sort.
La moitié veut sa grace.

PAPIRIUS.

Et l'autre veut sa mort.

VOLNERIE.

Comptez-vous donc pour rien les pleurs de Volnerie?

PAPIRIUS.

Que sont tes pleurs, ma fille, auprès de la patrie?

VOLNERIE.

La patrie! eh! mon père, en triomphant par lui,
Peut-elle dans ce jour demander son sang?

PAPIRIUS.

Oui.
Par lui la discipline, un moment affoiblie,
A besoin de sa mort pour être rétablie.
Trahirai-je ses droits dont je fus protecteur?
Juge, dois-je autrement parler qu'accusateur?

VOLNERIE.

Tout-à-l'heure, craignant le coup que je déplore,
Vous gémissiez, mon père?

PAPIRIUS.

Eh! je gémis encore!
Tout mon cœur déchiré s'indigne devant toi
De l'arrêt trop cruel que Rome attend de moi.
J'abhorre les horreurs qu'il faut que je prépare;
Je hais ce rang qui veut que je sois un barbare.
Hélas! jamais Quintus, que j'ai vu repentant,
Ne me fut aussi cher qu'en ce terrible instant.
Je donnerois mon sang pour racheter sa vie.
Mais malgré ma tendresse, et le nœud qui nous lie,
Quoique son repentir me désarme en secret,
Quoique ce jour m'apprête un éternel regret,
Quand on m'accuseroit d'une aveugle furie,
Je ne trahirai point mon devoir, ma patrie.
Je suis Romain, Consul; c'en est assez pour moi:
L'intérêt de l'état, voilà ma seule loi;
Et Quintus condamné.....

VOLNERIE.

N'achevez pas, barbare.
Considérez au moins quelle erreur vous égare.

PAPIRIUS.

Mon devoir !

VOLNERIE.

Eh ! le mien est de vous retenir.
C'est mon époux, hélas ! que vous voulez punir !
Vous m'aviez à sa foi commandé de me rendre ;
M'avez-vous donc donné Quintus pour le reprendre ?
Ce bienfait n'étoit-il qu'un funeste détour ?
M'avez-vous dit d'aimer pour tromper mon amour ?

PAPIRIUS.

Mon devoir !

VOLNERIE.

Le plus saint est celui d'être père.
Il veut que votre cœur épargne ma misère.
Que deviendrai-je au monde, où mes yeux désormais
Le chercheront toujours, sans le trouver jamais ?
Que dirai-je à ses fils, lorsqu'embrassant leur mère,
Ils viendront chaque jour me demander un père ?
Ses fils!.. ce sont les miens !... les vôtres !... ah ! voyez
Voyez-les avec moi se jeter à vos pieds ;
Entendez leur douleur qui parle par ma bouche.

PAPIRIUS.

Mon devoir !

VOLNERIE.

La nature !... ah ! que son cri vous touche !
Rendez-moi mon amant, mon époux, mon appui.
Papirius...

PAPIRIUS.

Ma fille.... autant que je le pui,
Je partage les maux dont ton ame est frappée.
Dis qu'on m'apporte ici des lauriers, une épée.

VOLNERIE.

Quel motif ?

PAPIRIUS.

Va, te dis-je.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

PAPIRIUS, *seul.*

O jour infortuné !
Je sens trop que c'est moi qui serai condamné ;
Moi, qui porte l'horreur au sein de ma famille !
Moi, qui verrai toujours les larmes de ma fille !
Mais pourquoi les causer ? le peuple est partagé :
Ne puis-je absoudre enfin sans qu'il soit outragé ?
Absoudre !... qui ? grands dieux ! un rebelle, un coupable ?
De quel lâche penser ma foiblesse est capable ?
Quand un crime à la guerre obtient l'impunité,
La victoire s'enfuit avec la liberté.
Oserai-je à ces maux exposer ma patrie ?
J'entends à mes côtés Torquatus qui me crie :
« Vois ce fils triomphant qu'ont immolé mes mains ;
» Comme moi satisfais au salut des Romains. »
C'en est fait : remplissons un devoir si pénible ;
Donnons à Rome entière un exemple terrible ;
Effrayons à jamais les rebelles soldats.
Peuple, de ton Consul tu ne te plaindras pas !
J'immolerai mon sang à ta grandeur future.
Pardonne à mes douleurs ; j'écoutois la nature....
Je ne l'écoute plus ; et Quintus.... je le voi :
Restez, gloire et patrie, entre mon gendre et moi.

SCÈNE VI.

PAPIRIUS, QUINTUS, LE CHEF DES LICTEURS.

QUINTUS.

Consul, j'attends la mort.

SCÈNE VII.

QUINTUS, PAPIRIUS, VOLNERIE, *suivie de deux Esclaves qui tiennent, l'un une couronne civique, l'autre une épée.*

VOLNERIE, *à Papirius.*

Votre Fille affligée
Vient de remplir le soin dont vous l'aviez chargée.

PAPIRIUS.

Devois-tu revenir, ma fille?... éloigne-toi.

VOLNERIE.

Moi! ciel!

PAPIRIUS.

Sois donc Romaine, et cache ton effroi.

VOLNERIE.

Qu'ai-je entendu?

PAPIRIUS, *prenant l'épée, et la donnant à Quintus.*

Quintus, je te rends cette épée,
Qu'au sang des ennemis ta valeur a trempée.

QUINTUS.

Est-il vrai? moi, Consul!

VOLNERIE.

Quelle surprise ! ô dieux !

PAPIRIUS.

Je place ce laurier sur ton front glorieux.
Je veux qu'en nos remparts justement admirée,
Ta victoire d'un prix soit du moins honorée.

QUINTUS.

Elle est coupable, hélas!

VOLNERIE.

Bonheur inattendu !

PAIRIUS, *prenant la couronne civique, et la la posant sur la tête de Quintus.*

Oui, reçois de mes mains cet honneur qui t'est dû :
Et, ceint du glaive heureux qui sert la République,
Triomphant et paré de la palme civique,
Présente ainsi ta tête au fer sacré des lois.
Joins le prix de ta faute au prix de tes exploits;
Et, couvrant de lauriers l'échafaud qui t'appelle,
Tombe en vainqueur, Quintus, et non pas en rebelle.

VOLNERIE.

Cruel! que dites-vous ?

QUINTUS.

Mon destin est trop beau,
Puisque j'emporte encor votre estime au tombeau.

VOLNERIE.

Est-ce ainsi qu'à mes vœux vous pensez satisfaire ?

QUINTUS.

Ne l'accuse jamais; il fait ce qu'il doit faire.

PAPIRIUS.

Oui, je te donne ici ce que Rome et l'honneur
Me permet de donner, cette palme et mon cœur.

Du sentiment, Quintus, qui tous deux nous engage,
Dans cet embrassement reçois un dernier gage.
Des pleurs à chaque mot obscurcissent mes yeux ;
Mon cœur est déchiré !... quittons ces tristes lieux...
Adieu, mon cher Quintus.

VOLNERIE.

Quoi ! vous sortez, mon père ?
Arrêtez, révoquez cet arrêt sanguinaire.

PAPIRIUS.

Je ne puis ; laisse-moi.

VOLNERIE.

Je m'attache à vos pas,
Mon père. . . .

PAPIRIUS.

Laisse-moi.

VOLNERIE.

Je ne vous quitte pas,
Mon père. . . . . .

(*Elle sort en se traînant après lui.*)

SCÈNE VIII.

QUINTUS, *seul.*

Quels efforts ! ma chere Volnerie !
Tant d'amour à Quintus fait regretter la vie.
J'ai toujours vu la mort d'un regard de mépris ;
Mais quitter une épouse et des enfans chéris !
Ah ! grands dieux! Manlius eut un sort plus prospère ;
L'infortuné du moins n'étoit époux ni père.
Cominius paroît.... Ciel ! tu m'as exaucé ;
Je ne périrai pas sans l'avoir embrassé.

SCÈNE IX.

QUINTUS, COMINIUS.

COMINIUS.

Ami, tu sais le sort que déjà l'on t'apprête.

QUINTUS.

Je le sais.

COMINIUS.

L'échafaud doit recevoir ta tête.

QUINTUS.

J'attends, pour y marcher, les Licteurs.

COMINIUS.

Suis mes pas.

QUINTUS.

Quoi !

COMINIUS.

Préviens par ta fuite un indigne trépas.

QUINTUS.

Moi, fuir la mort !

COMINIUS.

Quintus, l'amitié t'y convie.
Sauve pour elle au moins une si chère vie.
Nos plus braves soldats, jaloux de dérober
Tes jours au coup affreux qui sur toi va tomber,
Rassemblés en secret auprès de cet asile,
Veulent te transporter aux bords de la Sicile.
Les Licteurs sont absens : tu peux fuir ; hâte-toi
D'accepter le secours que t'offre ici leur foi.
Dans ton humble retraite avec toi j'irai vivre.
Viens, Quintus, tout est prêt ; il ne faut que me suivre.

QUINTUS.

Je rends grace à ton zèle, et n'en puis profiter.
Mon cher Cominius, j'ai droit de me flatter
Que dans Rome bientôt on plaindra ma mémoire,
Et que mon nom peut-être obtiendra quelque gloire.
Veux tu donc qu'en fuyant je perde un si beau sort,
Et qu'osant l'éviter je mérite la mort?
Remercie en mon nom tous mes compagnons d'armes;
Dis-leur que je n'attends de leurs cœurs que des larmes.
Va, console une épouse, un père que j'aimois;
Porte-leur mon adieu, reçois-le pour jamais.

COMINIUS.

Non, je n'obéis point au transport qui t'égare.
J'ai causé ton malheur; qu'au moins je le répare.

QUINTUS.

Mon malheur! dis plutôt le bonheur le plus grand:
J'ai vaincu!

COMINIUS.

Fuis la mort.

QUINTUS.

En me déshonorant!

COMINIUS.

Les Licteurs vont venir; songe que leur furie...

QUINTUS.

Je songe à ma mémoire, et non pas à ma vie.

(*Les Licteurs entrent.*)

COMINIUS.

Ciel! voici ses bourreaux.

QUINTUS.

QUINTUS.

Cominius !

COMINIUS.

Eh-bien!

Es-tu content, cruel ?... ici je ne puis rien :
Mais c'est en vain ; ailleurs je pourrai plus peut-être.
Tu m'as vu ton ami ; je prétends toujours l'être.
Je saurai te sauver, malgré toi s'il le faut :
Oui, tu me trouveras au pied de l'échafaud.

SCÈNE X.

QUINTUS, LICTEURS.

QUINTUS.

QUEL est donc le projet que son grand cœur apprête ?
Je crains que pour la mienne il n'expose sa tête.

LE CHEF DES LICTEURS.

Quintus.....

QUINTUS.

Je vous entends ; Marchons.

VOLNERIE, (*accourant*).

Quintus, tu pars !

(*Elle tombe évanouie.*)

QUINTUS.

Volnerie ! ah ! sur moi tourne encor tes regards.
Que vois je ? de ses sens elle est abandonnée.
Quel sera ton réveil, épouse infortunée !
Saisissons ce moment pour nous en séparer.
Je l'ai revue au moins avant que d'expirer ;
Je meurs content.... Marchons, Licteurs.

SCÈNE XI.

VOLNERIE (*seule et revenant par degré*).

QUELLE nuit sombre
Sur mes esprits troublés a répandu son ombre ?
De douleur et d'effroi mes sens sont abattus...
Pourquoi donc près de moi ne vois-je plus Quintus ?
Quintus, où donc es-tu? cher époux!... je redoute...
Bientôt pour me revoir il reviendra sans doute.
Attendons... mais quel sang à mes yeux répandu ?...
C'est le sien... je vois tout... hélas! je l'ai perdu!
Il est mort!... fais, ô ciel! qu'avec lui je succombe ;
Je le retrouverai dans la nuit de la tombe....
Ne me trompai-je pas?... un tumulte confus!...
S'il se pouvoit!... j'entends nommer Cominius...
Dieux, sauvez mon époux... courons... mais le bruit cesse.
Je perds mon espérance, et reprends ma tristesse.

SCÈNE XII.

VOLNERIE, PAPIRIUS, SERVILIUS.

PAPIRIUS.

QUELLE clameur soudaine a passé jusqu'à moi ?
(*Servilius entre.*)
J'ai cru qu'elle partoit de ces lieux... Est-ce toi,
Servilius ? réponds ; quel bruit s'est fait entendre ?
De quel évenement....

SERVILIUS.

J'accours pour vous l'apprendre.
Conduit par les Licteurs, Quintus quittoit ces lieux.
Soudain Cominius se présente à ses yeux,
Menaçant, et suivi d'un parti qu'il anime :
Ils veulent par la force enlever la victime ;
Et déjà les Licteurs par le nombre abattus,
A leurs bras triomphans abandonnent Quintus.
Mais Quintus éperdu, les yeux remplis de larmes,
Les presse, en repoussant leurs criminelles armes,
De le laisser mourir en guerrier, en romain.
Ce transport fait tomber le glaive de leur main.
Quintus, qui l'apperçoit, de leur trouble profite,
Et, suivi des Licteurs, loin d'eux se précipite.
Un si beau dévouement touche les citoyens.
L'ardent Cominius qu'abandonnent les siens,
Voyant de ses efforts l'espérance trompée,
Dons son sein à nos yeux enfonce son épée ;
Et plein d'un sentiment, dont nos cœurs ont gémi,
A son dernier soupir nomme encor son ami.
On plaint cette amitié qui l'a rendu coupable.
Mais on fuit ce spectacle, hélas! trop déplorable,
Pour chercher un spectacle encor plus douloureux ;
C'est ce jeune Quintus, ce guerrier malheureux
Qui près de l'échafaud... en ce moment funeste,
Je me suis éloigné pour éviter le reste.
Sans doute maintenant votre gendre a vécu.

VOLNERIE.

Je meurs.

SCÈNE XIII.

PAPIRIUS, VOLNERIE, RUTILIUS.

RUTILIUS.

Non, il respire, et sa gloire a vaincu.

VOLNERIE.

Il respire! Quintus! vous me rendez la vie!

PAPIRIUS (*à part*).

A mon trouble secret, pardonne, ô ma patrie!
(*Haut*)
Il vivroit! pour lui seul l'ordre est anéanti!
Un parti révolté....

RUTILIUS.

Ce n'est plus un parti :
Non, c'est le souverain, le peuple qui l'ordonne;
C'est Rome entière enfin dont la voix lui pardonne.

PAPIRIUS.

Apprenez-moi....

RUTILIUS.

Quintus, dans la place arrivé,
Paroît sur l'échafaud pour sa mort élevé,
Le front calme et couvert des marques de sa gloire;
On eût dit qu'il montoit sur un char de victoire.
Des larmes inondoient les yeux des spectateurs;
Le glaive chanceloit dans la main des Licteurs.
On plaignoit sa jeunesse, et sur-tout son courage.

Ceux-même dont Quintus n'obtint pas le suffrage,
Voyant sur ce héros le glaive se lever,
Détestent leur rigueur et voudroient le sauver.
Enfin il se dépouille, et présente sa tête.
Des cris partent alors ! un seul : « Licteur, arrête;
« Peuple, écoute... ce mot à peine est entendu;
Le glaive qui tomboit s'arrête suspendu.
Tout le peuple inquiet garde un profond silence :
Il retient ses pleurs même. En ce moment s'avance
Un vieillard, dont le front, accablé de douleur,
Offre la majesté de l'âge et du malheur.
C'est son père! on s'émeut à son aspect auguste.
Il s'écrie : « O Romains! ô peuple grand et juste!
» Sur Quintus comme moi vous semblez attendris;
» Ainsi que Fabius Rome va perdre un fils.
» Pourquoi, portant un coup que votre ame déplore,
» Vous priver d'un guerrier qui pourra vaincre encore?
» Je suis vieux, pour l'état mon bras ne peut plus rien;
» Sauvez, sauvez son sang, et répandez le mien. »
Une voix retentit : « ni le fils, ni le père.
» Ne versons point un sang que chérit Rome entière.
» Sans doute le consul a dû le condamner;
» Mais ses concitoyens doivent lui pardonner.
» Il est assez puni par l'aspect du supplice :
» L'excès de son danger suffit à la justice;
» Et met la discipline assez en sûreté
» Pour que chaque soldat en soit épouvanté.
» Grace, grace à Quintus... Oui, répond l'assemblée,
» Du péril de Quintus encor toute troublée;
» Oui, nous lui pardonnons. » Une seconde fois,
Je m'avance à ces mots pour recueillir les voix;
Je veux légitimer le zèle qui l'anime :

« Il n'en est pas besoin, sa grace est unanime, »
Me dit soudain un cri qui part de tous côtés;
Et déjà cent Romains, sur l'échafaud montés,
Aux Licteurs interdits ont arraché leur glaive.
On brise ses liens; on l'entraîne, on l'enlève;
Et du supplice affreux dont il est délivré,
Il passe dans les bras de ce peuple enivré.
Chacun veut embrasser ce héros qu'il honore:
Depuis qu'il est absous, il est plus cher encore;
Et désormais par eux son triomphe applaudi,
Du danger qu'il courut semble encor aggrandi.
Mais tandis qu'arrêté par la foule attendrie,
Il ne peut revoler vers vous, vers Volnerie,
J'accours vous informer d'un changement si beau,
Et vous porter la loi qui l'arrache au tombeau.
Mais le voici.

SCÈNE XIV.

PAPIRIUS, VOLNERIE, RUTILIUS, QUINTUS, FABIUS, PEUPLE, SOLDATS.

QUINTUS.

Consul, à mes jours favorable,
L'indulgence de Rome a fait grace au coupable.
Mais ce n'est point assez; et Rome n'a rien fait,
Si vous ne daignez pas confirmer son bienfait.
Quintus vient à vos pieds remettre encor sa vie.
Si vous croyez toujours que ma faute impunie
Nuit à la discipline, aux droits du peuple, aux lois,
Prononcez: cette main va les venger tous trois.

PAPIRIUS.

J'obéis aux Romains. Vis, guerrier magnanime,
Vis, bien plus glorieux de l'accord unanime
Dont tes concitoyens t'ont prêté leur appui,
Que de ce vain exploit dont tu fus ébloui.
Vis, en gardant toujours présent à ta mémoire
Ta faute, qu'a pu seule effacer ta victoire;
Et du peuple indulgent reconnois la bonté,
En courbant sous tes chefs ton courage emporté.

QUINTUS.

Oui, de la discipline ami toujours fidèle,
De respect pour mes chefs je veux être un modèle;
De ma soumission ils seront satisfaits.
Recevez ce serment que devant vous je fais,
O peuple généreux à qui je dois la vie!
Et vous, mon père, et toi, ma chère Volnerie!...
Il ne manque à mon cœur, en des momens si doux,
Que le bonheur de voir mon ami parmi vous.
Il a péri pour moi, plein d'un zèle funeste:
Allons de cet ami recueillir ce qui reste.
Qu'un devoir si touchant ne soit pas oublié;
Et comme la patrie honorons l'amitié.

FIN.

De l'Imprimerie de la rue du Bacq, N.° 610, la 2.e porte
à gauche en descendant le ci-devant Pont Royal.